

## ÉLOGE FUNÈBRE

de M. Ch. LEDRESSEUR, professeur à l'Université catholique, prononcé en la salle des Promotions, le 14 décembre 1901, par E. MASOIN, professeur de la Faculté de Médecine.

---

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Il appartenait au doyen de la Faculté, M. Ranwez, de payer à cette tribune le juste tribut d'hommages et de regrets que mérite l'excellent collègue que nous avons perdu. Mais la division du travail est aujourd'hui si grande que notre jeune et distingué doyen a pensé qu'il fallait, par exception, s'adresser à un autre groupe que le sien. Toutefois si j'ai assumé la douloureuse tâche, poursuivie à travers les larmes de l'amitié, ce n'est point que je fusse le plus compétent ou le plus digne; mais une affection de quarante années m'unissait à Charles Ledresseur, et c'est ainsi, parce que je l'ai connu plus qu'aucun autre, dès le soir de son arrivée joyeuse à Louvain jusqu'aux angoisses affreuses de la mort, c'est ainsi, qu'avec la permission de mes honorés collègues, je monte à cette tribune en deuil.

Le deuil, ah! il ne nous a pas manqué dans ces derniers temps, depuis le jour tragique où disparut, comme dans un tourbillon de feu, l'un des maîtres les plus brillants de la Faculté de Droit, jusqu'aux journées lugubres où deux collègues des plus aimés dormaient en même temps, à quelques pas l'un de l'autre, sur leur couche funèbre.

J'avais redouté d'abord que l'amitié n'exagérât l'éloge dans ma bouche; mais je me suis rassuré en songeant à ce que notre cher collègue a fourni en deux choses hautes et dignes entre toutes, la bonté et le travail qui forment les traits dominants de sa vie; je me suis dit qu'il y avait de nobles leçons à retirer d'une carrière si bien remplie quoique prématurément brisée, et qu'enfin une main amie devait accepter de verser sur sa tombe l'éloge suprême qui, suivant une parole si suave et si triste à la fois, représente le parfum qu'on réserve pour embaumer les morts.

Né près de Mons, à Havré, en 1842, CHARLES LEDRESSEUR était donc un enfant de cette province intelligente et laborieuse qui nous envoie

chaque année une phalange nombreuse de ses fils, notre espoir, et qui a fourni déjà tant d'hommes distingués à la science, aux lettres et aux arts.

Après une jeunesse édifiante et laborieuse il vint à l'Université de Louvain commencer les études de médecine. C'était en 1865, et je me rappelle encore, comme si c'était d'hier, l'entrée sensationnelle de ce grand et beau jeune homme au collègue Marie-Thérèse dont la présidence était exercée par notre cher et vénéré confrère Mgr Lamy; ce jeune homme, fils de la campagne, si haut de stature, au regard doux et réfléchi, devint bientôt sympathique à tous, et nous fûmes les témoins heureux de ses succès d'étudiant.

Prosecteur d'anatomie sous les ordres de notre illustre Van Kempen, bientôt après interne à l'hospice de la Maternité dans le service de notre célèbre collègue Louis Hubert, secrétaire rapporteur à la Société Médicale des étudiants, il enlève à tous les examens de la candidature et du doctorat en médecine, les grades les plus élevés, et enfin, le 10 août 1870, il reçoit le diplôme final de la profession.

Dans cette carrière d'étudiant, comme on voit bien se marquer déjà la vocation du futur professeur : le disciple de Van Kempen et de Louis Hubert devait enseigner l'anatomie et fonder la polyclinique obstétricale, tant il est vrai que les prémices de la vie révèlent parfois toutes les destinées futures !

Après ses brillantes études le jeune docteur se rendit en France, en Allemagne et en Angleterre pour se préparer à la mission de l'enseignement universitaire, tandis que, dans les intervalles des voyages, il pratiquait la médecine dans la ville de Mons. Avec ses rares aptitudes et sa puissance admirable de travail, il pouvait se former dans plusieurs directions à la fois; il n'y manqua pas, en sorte qu'il put devenir, par la suite, un professeur très méthodique d'anatomie, un hygiéniste instruit, un praticien très répandu, un gynécologue fort distingué.

En 1872 il nous revint pour assumer la charge d'enseigner l'anatomie pathologique; bientôt après il reprit toute l'anatomie descriptive dont il devait plus tard ne conserver qu'un chapitre spécial, tandis qu'il héritait de la chaire d'hygiène et fondait la polyclinique obstétricale. En définitive, après plusieurs oscillations, cette laborieuse carrière professorale aboutit aux deux pôles qui semblaient naturellement fixés à Ledresseur, où vraiment il se complaisait, je veux dire, l'enseignement de l'hygiène comme tâche académique, la polyclinique obstétricale avec un caractère professionnel.

Ainsi donc trois grandes branches des sciences médicales furent confiées à Ledresseur : l'anatomie, l'hygiène, l'obstétrique.

L'anatomie, c'est en médecine la base universelle ; si elle s'ébranle, tout chancelle ; si elle fait défaut, tout s'écroule. Notre ami l'enseignait avec un soin jaloux, avec une minutie exquise, comme un joailler qui aurait pris plaisir à décrire des bijoux, puis il s'élevait à des considérations majeures, et c'est bien lui qui aurait laissé tomber le scalpel pour s'écrier avec Galien : « O toi qui nous a faits, en composant ce travail, je crois chanter un hymne à ta gloire. Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages qu'en te sacrifiant des hécatombes entières de taureaux ou en faisant fumer dans les temples mille parfums précieux ».

L'hygiène, mais c'est presque la reine des sciences médicales, puisqu'elle aboutit à conserver la vie à l'abri de toute perturbation, chose capitale assurément, d'autant plus que, une fois le mécanisme dérangé, il devient souvent difficile de le rétablir.

Par la polyclinique obstétricale, Ledresseur entraît au cœur même de la profession, sur un terrain délicat entre tous ; car, dans le drame intime dont il devenait le ministre, où les intérêts les plus chers sont en jeu, où deux existences longtemps unies luttent parfois affreusement l'une contre l'autre, où les lincoils livides vont peut-être remplacer les langes roses, tout repose sur la science et le talent du médecin.

On conçoit que, placé au milieu de ces oscillations dont je parlais tantôt et qui naissaient des circonstances mêmes, réclamé jour et nuit par une clientèle étendue, entré d'ailleurs un peu tard dans la carrière, on conçoit, dis-je, que notre regretté collègue n'ait point composé de nombreuses œuvres spéciales. Mais il rendit à ses élèves et à la science le service de publier une édition nouvelle de l'excellent *Traité d'anatomie descriptive* de son ancien maître et prédécesseur Van Kempen, comme aussi le *Résumé du cours d'anatomie des régions*. Plus tard il commença la mise au jour des savantes leçons d'hygiène qu'il professait au doctorat de notre Faculté. Malheureusement la mort l'arrêta au cours de ce travail : *pendent opera interrupta*.

Outre une œuvre de jeunesse — un Rapport sur les travaux de la Société Médicale pendant l'année 1868 à 1869 — l'*Annuaire* de l'Université contient une belle notice, due à sa plume, sur la vie et les travaux de Van Kempen (1804), et un discours remarquable prononcé à l'inauguration de l'Institut anatomique le 21 avril 1877. (Voir l'*Annuaire* de 1878).

Devenu membre du Conseil supérieur d'hygiène il y a quelques années

à peine, il composa pour ce corps savant deux rapports qui furent hautement appréciés, l'un sur les habitations ouvrières, l'autre sur l'usage du tabac chez les enfants et les adolescents.

Mais il faut rattacher à l'œuvre académique de Ledresseur deux choses qui seront à son honneur comme des titres durables : la construction du nouvel Institut anatomique et la fondation de la polyclinique obstétricale.

L'ancien Institut anatomique, nommé tout simplement l'Amphithéâtre dans le langage universitaire, avait été fondé par Réga, notre grand Réga qu'on devrait appeler le magnifique; cette salle même où vous êtes, Messieurs, atteste, avec d'autres œuvres, la munificence de ce grand homme trop oublié par la médecine belge dont il fut l'honneur, et par sa ville natale qu'il sauva du pillage. L'Amphithéâtre comprenait un bâtiment octogone servant comme salle de cours et transformé aujourd'hui en temple protestant, avec un bâtiment rectangulaire d'aspect sinistre, la salle de dissection. C'est là que professèrent des illustrations comme Windischmann, Schwann et Van Kempen, dignes successeurs de notre immortel Vésale; c'est là que Schwann, le créateur de la biologie cellulaire animale, pratiqua, le premier au monde, certaines expériences qui sont demeurées célèbres ou classiques dans la science, telles les fistules biliaires.

Mais cet Institut, auquel nous attachaient tant de souvenirs glorieux, devenait trop étroit pour le nombre grandissant de nos élèves. Aussi notre collègue Ledresseur, qui semblait être un arrière vassal du comte de Hainaut Baudouin le Bâtitteur, prit en main cette affaire urgente. Grâce à la générosité d'un noble prélat, grâce au concours de notre excellent collègue M. Helleputte, il aboutit à faire construire le nouvel Institut anatomique. Inauguré en 1877, à cheval sur le bras gauche de la Dyle, adossé aux vestiges des fortifications de la première enceinte de cette ville, l'Institut comprenait la maison occupée par un grand artiste et communiquait, le long de la rivière, avec l'hôpital civil. La salle des cours est assurément très remarquable par la beauté de ses lignes et par la sonorité qui y règne. La salle de dissection, installée avec l'eau et la lumière, suffira longtemps, sans doute, au nombre des étudiants. Plus tard des constructions spéciales vinrent s'ajouter pour la physiologie et la neurologie; mais, au milieu de ces agrandissements successifs, on ne doit pas oublier que Ledresseur fut le grand ouvrier pour l'édification de cet institut universitaire.

La théorie précède et suit toute chose; mais elle demeure vaine et

stérile si la pratique ne s'y ajoute point. Votre Faculté de médecine le comprend et s'en préoccupe encore chaque jour avec notre Recteur vénéré. C'est dans le même sentiment que, pour étendre le champ de l'observation, fut fondée à Louvain la polyclinique obstétricale, grâce aux initiatives de Ledresseur. Un discours éloquent prononcé le jour des funérailles, l'a très bien dit : « C'est Ledresseur qui, instruit par ce qu'il avait vu à l'étranger, introduisit à Louvain la polyclinique obstétricale. Chacun sait quel secours considérable elle constitue pour les études médicales, et aussi quel service rendu aux familles pauvres de notre cité universitaire. Mais la manière dont elle fut organisée et l'esprit qui en animait la direction rehaussaient de beaucoup ces avantages. M. Ledresseur était là sur un terrain qui convenait admirablement, non seulement à ses aptitudes professionnelles, mais à son tempérament et à son cœur; là son dévouement à la jeunesse studieuse et sa charité pour l'humanité souffrante pouvaient se donner carrière. » Enfin, Messieurs, j'ajouterai, à l'honneur de notre cher collègue, le témoignage public exprimé à cette tribune même par le chef de l'Université en ce temps là, par Mgr Namèche, dans son discours de l'entrée du 15 octobre 1879 : « La polyclinique obstétricale, sous l'action de l'infatigable dévouement de M. le professeur Ledresseur, a pris des développements importants; elle peut être considérée comme une œuvre définitivement fondée à Louvain. C'est, de l'aveu de tout le monde, un avantage considérable pour les études médicales. »

Appliquant sur un autre terrain les mêmes talents et la même expérience qu'il déployait chaque jour dans la polyclinique obstétricale, notre cher collègue s'était conquis en ville et au dehors une vaste clientèle spéciale. Mais il allait bien au-delà des limites de la spécialité : il pratiquait la profession médicale dans toute son étendue, et je puis ou je dois rendre ce témoignage que, plus d'une fois, je fus surpris de l'étendue de ses connaissances dans le domaine de nos pathologies qui comprennent toutes les misères du corps humain; au milieu de ses multiples occupations il se tenait à l'affût de tous les progrès; il arrivait à connaître tous les perfectionnements des armes que la science nous confie, et manipulant les remèdes comme un virtuose de la thérapeutique, il était toujours un des premiers à essayer les ressources nouvelles qui se présentaient.

Debout dès l'aurore, tardif à gagner sa couche, il se prodiguait sans rien compter, sans regarder derrière ou devant lui, sans même recueillir toujours le fruit de son travail. La nuit comme le jour il s'achemi-

naît vers la maison du pauvre comme vers le château du riche, dans son admirable simplicité et dans sa dignité sans tache ; vous tous qui l'avez connu, vous ne doutez pas un instant, j'en suis assuré, que sa seule apparition au foyer de la souffrance, sa vue sur le seuil d'une chambre de malade relevait les courages chancelants et faisait revenir les espoirs envolés. Car il offrait un ensemble des qualités qui inspirent la confiance et suggèrent les guérisons : représentez-vous donc Ledresseur avec sa haute taille, sa mâle tenue, son visage imposant, son regard doux et puissant, représentez-vous cet homme, revêtu du prestige de sa position, apparaissant au milieu d'une famille éplorée, élevant sa voix chaude et sympathique, montrant bientôt son cœur avec son talent, et dites-moi si cet homme ne devait pas opérer des merveilles de bienfaisance.

D'autres sont plus expéditifs et surtout plus exacts ; aussi arrivait-il parfois que le mécontentement s'accumulait autour du lit de malade, autour des berceaux qui l'attendaient ; mais tous ces noirs nuages se dissipaient bien vite à son aspect, sous le rayonnement de sa bonne grâce et de ses sourires affectueux.

Le succès couronna son zèle, son talent, ses vertus, au point qu'il pût fonder, dans ces dernières années, un Institut privé qui fut toujours occupé par des patientes pleines de confiance en lui. Par une inspiration bien chrétienne, il avait placé modestement cet institut sous les auspices de son patron, l'illustre évêque de Milan dont l'histoire a enregistré, avec d'autres mérites, l'attitude héroïque vis-à-vis d'un fléau dont le nom à lui seul, en ce temps là, terrorisait les populations de l'Europe.

Une autre preuve des succès de cette pratique médicale, où vraiment il excellait, vous la connaissez, Messieurs ; car vous n'ignorez pas que, durant de longs jours d'angoisses, quand déjà la mort planait sur lui, des femmes pieuses organisèrent un office divin, des supplications touchantes pour arracher au Ciel la faveur d'une guérison si ardemment souhaitée.

Il pratiquait ainsi le travail, la plus méritante des choses, sans laquelle il n'est point d'homme estimable ; il le pratiquait avec une sérénité que l'on comprend à peine, avec une bonté qui n'avait point d'égal. Ah ! sa bonté, il me reste à vous en entretenir, mais je renonce à l'honorer comme elle le mérite.

A peine est-il besoin de dire quelle était cette vertu à son foyer de famille ; ceux qui le pleurent là, sur la pierre brisée du foyer, ne verse-

ront jamais assez de larmes à son souvenir. Derrière cette famille, qui a perdu le meilleur des époux, des pères et des frères, tous ses amis se lèveraient pour rendre témoignage à son incomparable bonté; puis viendrait le cortège de ses élèves auxquels il était si dévoué et qui furent présents à sa pensée jusqu'au dernier de ses jours. Puis apparaîtrait la foule des malheureux et des familles qui recoururent à lui; car il ne leur donnait pas seulement ses forces, son intelligence, son savoir, le temps qui vaut de l'or, choses qu'il ne comptait pas; il allait prodiguant son grand et noble cœur, au point qu'il s'apitoyait, comme je l'ai vu, il s'apitoyait, jusqu'à verser des larmes, sur ceux que la maladie torturait sous ses yeux; d'autres l'ont vu, alors qu'il pouvait sortir de la chambre du pauvre comme un bienfaiteur, ajouter aux services rendus une aumône discrète et souriante.

La récompense d'une carrière ainsi conduite fut l'estime publique, si bien que, au point de vue de l'honneur, son nom était comme un bouclier.

Sa récompense fut aussi la considération profonde dont il jouissait dans la profession, et je n'en prendrai comme garant ici que le discours ému prononcé à ses funérailles, au nom du Cercle des médecins de la Ville, société dont il fut le président respecté.

Sa récompense encore, ce fut l'estime affectueuse de tous ses collègues dans l'Université, et je ne risque aucun démenti en affirmant que nul n'était plus sympathique que lui.

Sa récompense encore, ce fut la reconnaissance et l'amour des étudiants. On le vit bien le jour où, dans une manifestation émouvante, ses élèves lui remirent son portrait lithographié, jour heureux pour lui comme pour nous, où tous, les mains tendues vers lui, nous célébrions en sa personne le talent et le savoir, le travail et la bonté.

Il était trop honorable pour courir après les honneurs; toutefois, dans sa modestie si vraie, si profonde, il fut très sensible à sa nomination dans l'ordre de Léopold, qu'il ne méritait pas d'une manière banale, et à sa nomination au Conseil supérieur d'hygiène publique où sa place était si bien marquée.

Sa noble carrière se poursuivait partagée entre le service de la science et le fardeau d'une lourde clientèle. Qui aurait pu prévoir qu'une catastrophe approchait et que les jours étaient rigoureusement comptés à cet homme si fort et si bon, si utile et si nécessaire? Il travaillait avec tant de zèle et de bonté pour ses élèves, pour les malades,

pour sa famille, vous le savez, Messieurs; l'Université et la ville tout entières pourraient l'attester. Comment donc comprendre que la main de Dieu se soit tout à coup appesantie sur notre ami? — Ici nous touchons à un mystère douloureux et profond entre tous, la souffrance du juste.

Il est des obscurités purement dogmatiques que la foi nous impose et que nous acceptons très simplement comme nous devons admettre, même dans le monde si exigeant des sciences positives, certains phénomènes qui déconcertent l'intelligence; mais il s'agit ici d'un fait désolant et brutal qui touche aux plus intimes fibres de notre cœur et qui paraît se réaliser ou se réalise chaque jour sous nos yeux; car enfin, trop souvent, l'homme juste et bon se trouve frappé plus que d'autres, semble-t-il, et, à défaut de statistiques précises, la voix populaire déclare qu'il en est bien ainsi. Que dis-je? — Des hommes très sérieux déposent dans le même sens, et un célèbre jésuite, le père Berthier, va jusqu'à écrire textuellement que « malgré les excès des passions les méchants semblent avoir le privilège de la santé et une vie très longue ».

Une chose plus positive, ou du moins plus saisissante en apparence, c'est la prospérité des méchants, pour employer une expression consacrée par les siècles. Déjà le fait est signalé dans le langage véhément du Psalmiste. Regardez alentour de vous, Messieurs, et voyez bien s'il n'en est pas encore ainsi aujourd'hui; après dix-neuf siècles de civilisation chrétienne, n'aperçoit-on pas, comme si c'étaient des choses inéluctables, la lutte inégale entre l'honneur et la perfidie, entre la force et le droit? Ne voit-on pas la médiocrité ou la nullité sur le pavois, l'intrigue supplantant le mérite, l'égoïsme et la ruse déroutant la candeur et la droiture, le chef de famille, l'honnête homme, assistant au naufrage du patrimoine de ses enfants, heureux encore s'il ne doit point dresser lui-même leurs tombeaux, et derrière ces misères de chacun, le fond commun de notre état social où l'on voit toujours le veau d'or debout et les vipères sifflant la calomnie?

De même, dans l'histoire du monde, on rencontre à chaque pas l'iniquité triomphante, la faiblesse opprimée, la justice voilée, l'héroïsme vaincu s'il pouvait jamais l'être. Les exemples de ces glorieuses victimes du destin se pressent en foule devant nos yeux : rappelez-vous nos chers et obscurs paysans, les fusillés de Malines et d'ailleurs, qui luttèrent, dans la Campine ou dans les vallées du Luxembourg, contre des hordes étrangères, et votre pensée se portera irrésistiblement



aujourd'hui au fond de l'Afrique, vers ces autres paysans qui versent leurs dernières gouttes de sang pour la patrie, pour leurs foyers, pour la liberté, et qui semblent vouloir mourir dans leur drapeau comme dans un linceul héroïque.

Toute créature humaine semble d'ailleurs vouée à la douleur, et l'on se reporte toujours vers une lamentation sublime qui a traversé les siècles : « L'homme, né de la femme, vit peu de temps, et sa vie est remplie par beaucoup de maux ».

Mais voyez même l'existence la plus haute et la plus méritante qui fut jamais, à peine si j'ose l'appeler une existence humaine : la carrière courte et douloureuse du Christ en ce monde ; saluez en lui le Messie, ou considérez-le simplement comme le plus sage des hommes ; qu'importe à ce point de vue : sa vie de trente-trois ans fut semée de toutes les amertumes, depuis l'étable de Bethléem jusqu'à la montagne sanglante, persécutions, exil, ingratitude, abandon, la mort même dans le supplice, et cette vie enfin se résume en un mot, l'abîme et l'apothéose de toutes les douleurs.

Tel est dans toute son ampleur, pour les peuples comme pour les individus, ce mystère navrant de la souffrance. Récemment encore, le 21 novembre dernier, l'Académie française entendait poser devant elle cette question redoutable, du moins pour ce qui concerne la souffrance physique, et cette question était posée avec toute la magie de langage que vous connaissez, par M. le comte Albert de Mun qui s'exprimait ainsi : « La charité et la philanthropie multiplient leurs merveilles pour diminuer la misère ; la science découvre des procédés pour abolir un moment la sensibilité nerveuse ; l'industrie s'exerce à façonner des membres pour soutenir ou suppléer la nature. Mais la souffrance demeure, promenant partout, aveugle et injuste, sa main lourde et cruelle ! Pourquoi ? J'ai interrogé les penseurs, les moralistes et les philosophes ; ils m'ont enseigné la fermeté du cœur et la stoïque acceptation de l'obscur fatalité. Mais la souffrance a continué de tourmenter ma conscience : souffrance de l'innocent, souffrance du juste, souffrance de l'enfant ; oh ! celle-là surtout, n'est-ce pas, pères et mères qui m'entendez, la souffrance de l'enfant, cette chose inepte et barbare ! »

Ainsi parle M. le comte de Mun. Et répétant sa question avec une insistance qui devient douloureuse et pénétrante comme des cris de détresse poussés vers tous les recoins du ciel, notre grand orateur catholique apporte deux réponses bien saisissantes : il invoque un romancier distingué, Alphonse Daudet, qui encourageait ses compagnons d'infor-

tune par une formule mystique et simple : « Que ceux d'entre vous qui ont une famille qu'ils chérissent considèrent leur mal comme un paratonnerre ! ». Puis il rappelle cette parole plus haute d'un esprit supérieur entre tous, incomparable écrivain de l'épopée impériale, M. Thiers, recherchant les motifs de la domination continue exercée sur le monde par la religion chrétienne, l'illustre historien a écrit ces lignes remarquables : « Elle le doit, entre autres motifs, à un avantage que seule elle a possédé entre les religions ; cet avantage, savez-vous quel il est ? — C'est d'avoir seule donné un sens à la douleur ».

Après de telles voix il ne convient d'ajouter aucune parole ; on pénètre le sens profond de l'énigme ; il ne reste qu'à courber la tête sous les coups du destin impénétrable et sacré.

Suivons donc, puisqu'il le faut, suivons notre pauvre collègue au calvaire qu'il devait gravir pour inscrire sur sa vie de travail et d'honneur une consécration suprême, « ce je ne sais quoi d'achevé que donne la douleur », suivant l'expression de Bossuet.

Il y a quelques mois à peine, frappé au cœur, il dut abandonner sa tâche journalière ; alors il nous quitta pour aller au delà des grands bois, dans une paisible vallée, acceptant l'hospitalité d'une illustre Maison qui le tenait en très haute estime. Cette espèce de géant, fils de la campagne, espérait qu'au contact du sol et de la nature, il ressaisirait les forces défaillantes, et alors, oh ! illusions heureuses, lui qui aimait tant à voyager et qui avait parcouru tant de chemins, il s'appliquait à organiser une nouvelle excursion dans le pays de ses aïeux, vers la Normandie, quand il lui fallait s'apprêter au grand et mystérieux voyage dont personne n'est jamais revenu ; mais, du moins, à l'occasion de sa retraite, on put voir combien il était aimé ; car chaque jour, tandis que la ville entière compatissait à sa douloureuse situation, la grande route et les sentiers du bois lui conduisaient des visiteurs anxieux dont il fallait régler le nombre.

Déçu dans ses espérances il revint, aux approches de l'automne, s'installer à son foyer d'où il ne devait plus, hélas ! sortir vivant. Ceux d'entre nous qui l'ont revu là, assis dans son fauteuil, au milieu de ses livres et des témoins de sa pratique médicale, pâle, décharné, suffoquant, grand fantôme blanchi, mais toujours affectueux et bon, ont dû réfléchir tristement à la fragilité des choses humaines.

La mort vint, lente et cruelle ; car pour abattre ce colosse, il fallait des coups redoublés. Notre pauvre ami dut assister ainsi à la destruc-

tion, pièce par pièce, de sa puissante organisation, tantôt bercé par les illusions de la nature et de l'amitié, tantôt soutenu par les suprêmes consolations de la Religion notre Mère. Enfin, après avoir souffert comme un saint, suivant l'expression de sa compagne infortunée, après avoir béni et embrassé ceux qu'il aimait, il s'éteignit le 22 octobre à la chute du jour, sans crise nouvelle, je dirais presque, avec sa douceur ordinaire.

La mort avait respecté sa mâle beauté, et ceux qui le virent sur le lit funèbre, entouré de fleurs, sous les regards du Christ, se souviennent, avec une émotion profonde, de cette tête sereine et grave dans le repos éternel.

Au jour des funérailles l'Université tout entière vint entourer son cercueil, et dans un cortège affligé les mains pieuses de ses élèves l'introduisirent pour la dernière fois dans sa vieille église paroissiale. Enfin les psalmodies sublimes de l'office des morts s'achèvent; le chant incomparable se fait entendre, ce chant auquel se rattachent les plus angoissantes émotions de l'homme qui a passé dans les épreuves de la vie : *In paradisum deducant te angeli*, Que les anges du Seigneur vous conduisent au Paradis; c'est le signal du dernier voyage.

Nous avons déposé notre pauvre ami dans l'enclos sacré où dorment tant de confrères aimés. Il se repose enfin, celui qui ne s'est jamais reposé, au pied des tours de la funèbre abbaye; mais je crois l'entrevoir là, pour toujours étendu dans son cercueil, écoutant la voix des grandes orgues, les chants religieux qui avaient charmé son enfance au point qu'on devinait en lui un futur ministre des autels. Eh bien, s'il n'a pas revêtu la robe de nos prêtres, il a porté la toge noire du Corps académique; il l'a portée toujours noblement comme dans un sacerdoce, et l'on peut dire enfin qu'il fut, en sa carrière trop tôt brisée, un des fils, puis un des maîtres les plus aimés et les plus estimés de l'Université catholique.

Mon cher Ledresseur, au nom de la Faculté de médecine, heureuse de t'avoir possédé autant que désolée de t'avoir perdu, je t'adresse aujourd'hui le suprême adieu.